

François Jouanjean

Le mousse devenu commandant

PREFACE

« Pour désirer laisser des traces dans le monde, il faut en être solidaire » (Simone de Beauvoir).

S'il est des pensées qui caractérisent des individus, le sens de leur vie, celle-ci me semble toute désignée pour qualifier François JOUANJEAN.

Juin 2014, François JOUANJEAN, né le 10 décembre 1918, nous invite à partager une belle page d'histoire, celle d'une vie bien remplie, d'une réussite accomplie, la sienne.

Non sans fierté et émotion, il livre son parcours, étape par étape, au gré d'époques successives. Cette rétrospective personnelle dépeint l'accession à la réussite sociale et professionnelle d'un individu, qui ne renie pas ses origines modestes et que des épreuves, parfois douloureuses, n'auront pourtant pas épargné et que tant de satisfactions auront comblé.

Le texte ponctué d'anecdotes tantôt dramatiques tantôt cocasses foisonne de références historiques et tel un roman, il relate le vécu d'un homme sincère, d'un plouézécain authentique, celui de l'enfant du pays, le «Paotr Coat Lerien».

Remarquablement, ce chemin qu'il s'est tracé et qu'il suit, près d'un siècle durant, illustre les vertus de la méritocratie républicaine.

Il renvoie une belle leçon de l'engagement républicain, de l'engagement citoyen, celui constant et indéfectible de François JOUANJEAN, que je salue.

Homme de convictions forgées par une éducation rigoureuse, fidèle à ses valeurs, à ses idéaux et ardent défenseur des causes justes, il s'est investi de nombreuses années au service de sa commune, dans la vie associative, tout particulièrement au sein de l'Ufac de Plouézec, toujours actif à défendre les plus faibles, tout comme il le fit plus jeune, en des

temps ô combien plus rudes.

Le destin de cet homme engagé est exemplaire, son sens du devoir, de la justice, du civisme, du respect de l'intérêt général, de la solidarité, sont autant de valeurs qui caractérisent la vertu républicaine.

Un beau témoignage de l'engagement d'un homme, d'une vie animée par l'esprit républicain.

Corinne Erhel
Députée des Côtes d'Armor
Conseillère régionale de Bretagne

Je suis né le 10 décembre 1918 à Plouézec

"Je m'appelle François Jouanjean. Je suis né le 10 décembre 1918 à Coat Lerien en Plouézec. Coat Lerien, en breton, ça veut dire le bois des voleurs. Je n'y ai jamais connu ni bois, ni voleurs... Mon père, François-Marie, était marin sur les goélettes armées à Paimpol pour la pêche en Mer d'Islande."

D'après « L'Histoire des Toponymes de Plouézec », de Michel Priziac, un alignement de pierres subsiste dans un champs derrière les maisons. On dit que seraient des soldats ou des gendarmes transformés en pierre... Né près de ces militaires minéraux, François Jouanjean est devenu marin d'État, puis policier...

Mardi 10 décembre 1918. Cela fera demain un mois que les cloches de l'Église de Plouézec, comme celles de Paimpol, Kerity, Plouha et de toutes les églises de France, ont sonné la victoire de la France et de ses Alliés sur l'Allemagne. Un mois que le monde semble s'apaiser. Tous les pays soignent leurs plaies et pleurent leurs morts et leurs disparus... Rien qu'à Plouézec, plus d'une centaine de jeunes hommes ont sacrifié leur vie à la folie de ces quatre années de feu, de boue et de sang. Partout, les hommes commencent à être démobilisés, en France, en Angleterre, en Allemagne et même en Italie où un certain Sergent Roncalli quitte ce jour-l'uniforme pour reprendre le cours d'une vie de prêtre qui le mènera loin, jusqu'au trône de Rome sous le nom de Jean XXIII. On sait aussi que, dans la lointaine Russie, dans la famille Soljenitsyne, le petit Alexandre est attendu et naîtra le lendemain. Il fera beaucoup parler de lui tout au long de sa vie mouvementée... Et notamment d'un certain "Archipel du Goulag". Hier, lundi 9 décembre, on a porté en terre à Paimpol, un jeune homme de 18 ans, décédé de la grippe espagnole... Comme si un malheur devait toujours en remplacer un autre,

l'épidémie fait des milliers de victimes partout en Europe...

Mardi 10 décembre 1918. Le village de Coat-Lerien, en Plouézec, est situé le long de la route qui mène vers le Questel et Bréhec. Quelques maisons regroupées autour d'une grande cour. D'un côté, les Le Roux. De l'autre, les Jouanjean... Fille de paysan et pêcheur d'Islande, Anne-Marie Le Roux n'a eu que la cour à traverser pour trouver son mari, François-Marie Jouanjean, pêcheur d'Islande et paysan... Ils se sont mariés le 7 février 1918, lors d'une permission du fiancé, mobilisé dans la marine de guerre - la Royale comme on l'appelle encore à Plouézec et sur toutes les terres de marins - quelque part au large des Dardanelles... Là-bas, la guerre se poursuit et, en ce mardi 10 décembre 1918, Anne-Marie Jouanjean, née Le Roux, 23 ans, sait bien que son mari ne verra pas la naissance de son premier enfant... Au cœur de ce mois de décembre exceptionnellement doux et humide, c'est donc dans la maison de son grand-père, Yves Le Roux, que naît François Jouanjean, fils et petit-fils de pêcheurs d'Islande, fils et petit-fils de paysan, fils et petit fils de marins... Parce que, bien souvent à Plouézec, on pouvait être les trois dans une même vie...

La maison comprend deux bâtiments principaux destinés au logement. Dans les cours sont bâtis des locaux en pierres avec un grenier sur environ 30 mètres de long. Un foyer y est installé pour cuire l'alimentation du bétail. Au grenier sont entreposés des fagots de bois et d'ajonc servant à l'alimenter. Dans l'autre moitié de la cour se trouve l'étable où on peut loger deux ou trois vaches. Un autre bâtiment agricole en dur, composé de deux parties, sert de porcherie et de bergerie. Dans le troisième bâtiment en pierres, se trouve le pressoir avec moulin électrifié par courroie, la cave et le groupe à eau sous pression desservant la maison. Dans une cour attenante se dresse, en bordure de route, la maison des grands parents maternels de François (son grand-père est également son parrain), une étable et une porcherie, ainsi qu'un puits commun aux deux maisons.

Entre les deux propriétés, celle des grands-parents Le Roux, et celle des parents Jouanjean, il s'est établi une sorte de vie commune. Les terrains agricoles appartenant aux deux familles s'étendent sur une surface de 10ha environ. Ce sont ce qu'il convient d'appeler des "paysans aisés"...

Le grand-père Le Roux et sa fille possèdent chacun une vache. Elle élève également une brebis et chaque ménage a un cochon... On ne compte pas les poules et les lapins. Quand il parle de la ferme, François parle avant tout de sa mère... C'est une forte femme. Et pas seulement par le caractère. Son père, solide gaillard d'1,85m, est considéré comme un géant pour l'époque. Pas étonnant donc qu'elle soit de solide constitution.

"Ma mère était plus grande que mon père", se souvient François.

C'est elle qui mène de front l'élevage des animaux et l'éducation des enfants. A cette époque, et jusqu'à sa retraite, le père Jouanjean était la moitié de

l'année en mer, dans les frimas de la mer d'Islande jusqu'en 1933, au commerce ensuite... Un verger de 40 pommiers jouxte la ferme. Les Jouanjean-Le Roux sont fiers de ces pommes et du cidre qu'elles donnent.

"Le cidre était bon, se souvient François, Nous avions un pressoir futaille dans un bâtiment construit exprès. Ma mère et mon grand-père avaient fabriqué tous les parpaings qui avaient servi à sa construction.. »

Les terrains sont tous cultivés, une partie en céréales et une autre en prairies pour fournir le foin des vaches et la paille des litières. Le grand-père Le Roux, un homme encore très solide, participe régulièrement aux travaux des champs des deux propriétés. A l'époque, le plus gros fermier des environs est un certain Auguste Grégoire.

"Il possédait 10 chevaux et du matériel qu'il louait aux autres paysans en échange d'argent ou de journées de travail en retour..."

L'époque n'est pas à la production intensive. La ferme produit d'abord pour ses habitants et permet une forme d'autarcie.

"Les gens qui pouvaient vivre comme ça étaient considérés comme des gens aisés".

C'est une époque qui fonctionne beaucoup sur le troc. Peu d'argent circule. Pour le pain par exemple :

"Le meunier faisait le tour des fermes pour récupérer les sacs de blé. Selon le tonnage de farine fabriquée, il donnait au boulanger des bons de pain pour la famille concernée qui récupérerait aussi grain et paille pour les animaux... Tout le monde y trouvait son compte."

A la naissance de François, son père, né le 15 août 1887, a 31 ans. Sa mère, née le 23 août 1895, est une jeune femme de 23 ans. La famille va rapidement s'agrandir, au gré des présences du père : Anne-Françoise naît le 25 septembre 1920 à Coat Lerien, comme plus tard, Yves Marie, le 4 juin 1922. A Coat Lerien, entre la maison des parents et celle des grands-parents maternels, l'entraide est totale. La solidarité familiale est un des piliers de la société paysanne du début du XXe siècle... Chacun s'aide. Et quand François, encore tout petit, "attrape" la typhoïde, la plupart du temps fatale à cette époque, au tout début des années 1920, c'est la tante, Françoise Le Roux, qui est chargée de repasser la tenue mortuaire et de cirer les chaussures du petit garçon... "

"Donnez lui ce qu'il veut, a dit le médecin...Il va mourir"...

François, malgré sa faiblesse, demande qu'on barre la cour et qu'on libère le cochon afin qu'il puisse le voir... La typhoïde ne tuait pas à tous les coups... Peut-être le cochon de Coat-Lerien avait-il des vertus miraculeuses... François Jouanjean, 90 ans après, semble encore étonné que le petit garçon qu'il était, a failli mourir il y a si longtemps...

"Ma tante riche, se souvient-il, Mme Louise Le Roy, m'avait acheté un cheval en carton bouilli avec des roulettes..."

François Jouanjan survit donc et grandit comme un petit garçon espiègle et farceur qui, un jour, trouve très amusant de couper les tresses de sa soeur Anne-Françoise, et qui joue au ballon *"dans les champs où il n'y avait pas de vaches"* avec les garçons de son âge : François, Yves, Pierre, Henri et un autre, plus jeune, Louis Le Floc'h, qui 80 ans après, est son vice-président à la section locale de l'UFAC (Union fédérale des anciens combattants) de Plouézec... 80 ans d'amitié ça donne le vertige... Le jeudi, pas d'école, mais la journée est bien occupée :

« Il fallait vider les étables. Dans nos petites et moyennes fermes, les enfants apprenaient à travailler dès 9 ou 10 ans. »

Les fermes sont aussi parfois un refuge pour les abîmés de la vie qui peuvent compter sur la générosité et de la sens de l'entraide qui règnent à cette époque. Anne-Marie Jouanjan est non seulement une femme courageuse, elle est aussi instruite et c'est souvent à elle que les gens des alentours s'adressent pour effectuer diverses démarches, surtout administratives.

« Je me souviens d'une famille pauvre de Plouézec, dont le fils devait être hospitalisé à Paris. Ma mère s'est débrouillée, en écrivant notamment au député de l'époque, pour obtenir des billets de train gratuits pour que la maman du jeune garçon puisse lui rendre visite à Paris. C'est ma mère, dit encore François Jouanjan, qui se revendique homme de gauche, qui m'a appris le social...

Mais à l'époque, le social, c'est surtout, et avant tout, donner à manger aux miséreux...

« Guillaume Quay était un mutilé de guerre qui dormait dans l'annexe de la ferme en échange de menus travaux. Son surnom, c'était "Paotr an Ti Ru". Mon grand-père lui avait fait fabriquer à mon intention une brouette adaptée à mon âge avec laquelle je faisais souvent la corvée de vidange des étables pour déposer le fumier dans un endroit situé un peu éloigné de la maison d'habitation. »

Autre "occupation" rituelle du jeudi, le catéchisme... Bref, des journées bien remplies... Et, bien sûr, les autres jours, il y avait l'école. En 1923, les écoles de Plouézec sont à l'endroit où on les connaît aujourd'hui... L'école privée Notre-Dame-du-Gavel, aujourd'hui désaffectée et qui a souffert d'un incendie, est dirigée par des religieuses de la Communauté du Saint-Esprit de Créhen. Elle se situe de l'autre côté du bourg, sur la route qui mène vers Kécity. C'est là que sont accueillis les petits. Il n'y a pas d'école maternelle et Mademoiselle Maria et Mademoiselle Cornillet règnent sur de nombreux enfants dont la plupart vient à pied chaque matin... Les jeunes filles y reçoivent aussi des cours de couture, car à l'époque, il va sans dire qu'on formait avant tout des futures maîtresses de maison. Ou des bonnes servantes. Tout dépendait de sa hauteur sur l'échelle sociale. Chaque matin, la fratrie Jouanjan se lance à l'assaut des deux kilomètres qui séparent Coat Lerien du bourg de Plouézec. En chemin, ils retrouvent les cousins Le Barbu puis, un peu plus loin, les filles du fermier Grégoire... Les chemins accédant au bourg étaient simplement empierrés et les sabots claquent sur la route en terre... Parfois,

ils sont accompagnés par Monsieur Mével, l'un des instituteurs de l'école publique. Celui qui a en charge la classe d'avant le Certificat d'études primaires.

"Il était infirme mais venait tout de même à pied de Port-Lazo en sabot de bois, comme nous. A chacun de nous, il donnait un surnom. Moi, c'est simple, j'étais "Paotr Coat Lerien", le gars de Coat Lerien. Quand il n'était pas content de nous, il tapait du pied contre notre banc en classe... Et surtout, il nous disait qu'il allait faire un rapport à notre père quand il rentrerait d'Islande... »

Menace suprême... Au bas de l'actuelle rue Cyrille-Le-Barbu, la petite troupe se divise. Les garçons rejoignent leur école, à l'emplacement de l'école primaire d'aujourd'hui pendant que les filles continuent vers leur école, de l'autre côté de l'église (actuelle école maternelle) et donc les plus jeunes vers Notre-Dame-du-Gavel. A Coat Lerien, on parle breton chez les grands-parents et français chez les parents. Les trois enfants Jouanjean ont ainsi moins de mal avec l'apprentissage, d'autant qu'Anne-Marie, la mère, s'en charge déjà à la maison. Les salles de classes sont chauffées par des poêles à charbon. En hiver, ce sont les enfants qui s'en occupent et qui apportent un peu du combustible de la maison. Quatre maîtres enseignent aux garçons de Plouézec. Mr Thomas s'occupe des plus jeunes et Mr Mével, nous l'avons vu, de la classe suivante. Vers l'année 1931, une classe faisant office de cours complémentaire a été ouverte, ce qui permet aux élèves d'améliorer leurs connaissances. C'est Monsieur Tas, "Niffic", *"dont les parents avaient un bistrot avec trois allées de boules au Clandry"*, qui en a la charge. "Niffic" Tas avait réussi à rester en poste à Plouézec en proposant des cours de physique-chimie au cours complémentaire, pour *"ceux qui n'avaient pas de sous"*. Enfin, Monsieur Rault, le directeur logé à l'école, fait planer sa redoutable autorité d'ancien adjudant de la Guerre 14-18 sur l'école en général et sur la classe de préparation au Certif en particulier. L'homme est originaire de Plouër-sur-Rance, de l'autre côté du département.

« Il ne parlait donc pas le breton et ne supportait pas qu'on le parle. Il croyait qu'on en profitait pour se moquer de lui... »

Pour asseoir son autorité sur sa troupe de temps en temps un peu dissipée, Monsieur Rault utilise une baguette de bambou qui lui permet d'atteindre le crâne des enfants jusque sur la dernière table, au fond de la classe... Bien sûr, au fond, il perdait un peu de précision.

"Une fois, au lieu de taper sur mon bureau, il m'a donné un coup sur l'arcade sourcilière... J'ai saigné... Sa femme m'a fait un pansement..."

Doit-on préciser que les parents Jouanjean ne portèrent évidemment pas plainte... A l'époque, la parole du maître avait un poids et ce genre de traitement ne choquait personne... Mieux, plus de 80 ans après, il y a une espèce de fierté dans la voix de François Jouanjean au souvenir de cet épisode... *"Sa femme m'a fait un pansement"* Comme si, de cette intimité fugace, à 12 ou 13 ans, avec une autre femme que celles de sa famille, la femme du directeur de l'école qui plus est, il

tirait un souvenir de gloire... Quoiqu'il en soit, même avec ces méthodes rudes, les résultats sont à l'arrivée :

"Cette année-là notre école avait présenté 21 élèves à cette épreuve avec comme résultat : 21 reçus sur 21 présentés avec trois mentions « très bien » et quatre mentions « bien ». Notre école a été citée en exemple par l'Inspecteur d'Académie."

Le jeune François n'est pas en reste et obtient même, à la grande fierté de ses parents et grands-parents, une mention "bien". Bientôt, il quittera le cocon de l'école de son village pour le collège Saint-Joseph. Il ne le sait pas encore, mais c'est aussi son enfance qu'il va bientôt laisser derrière lui...

A l'école, à cette époque, il n'existe pas de cantine, ni de réfectoire. Il fallait se débrouiller et, là encore, c'est la solidarité et le sens du service qui prévalent...

"Mon père avait un copain, "Islandais" (pêcheur d'Islande) comme lui, un certain Jacques Saux, qui avait un bistrot à Kergilaven. L'établissement comptait 2 salles et 4 allées de boules... On y vidait 12 barriques de cidre chaque saison... C'est là que nous allions manger chaque midi."

Une douzaine d'enfants se retrouvent chez Jacques Saux pour se régaler d'une soupe au pain trempé accompagnée d'un morceau de bouilli ou de porc ayant servi à faire le bouillon. Comme Jacques Saux, plusieurs tenancières de commerces alimentaires ou de «café-épicerie» reçoivent les élèves pour le repas de midi. Les parents payaient les repas en fin de semaine.

L'enfance et la jeunesse de François, d'Anne-Françoise et d'Yves-Marie, sont bercées des propos du père et du grand-père sur la vie de marin... Démobilisé en 1919, François-Marie Jouanjean, le père repart très vite en mer... Embarqué pour sa première campagne comme mousse en 1901, il est pêcheur d'Islande. Comme l'était le grand-père Le Roux, retraité après 34 campagnes et qui a perdu 2 frères dans les brumes et les tempêtes d'Islande... Après avoir tremblé pour son père, Anne-Marie tremble pour son mari. A cette époque, au village de Kermoal en Plouézec, un capitaine au long-cours en retraite, Yves Nédélec, avait installé dans un de ses greniers disponibles, une sorte d'école maritime dans laquelle il donnait des cours de navigation gratuitement aux marins qui voulaient s'élever au dessus de leur condition. François-Marie Jouanjean, souvent accompagné de son fils aîné, était assidu de ces cours. Il est ainsi devenu officier et a pu naviguer comme second capitaine. Pendant 15 ans, il sera la second capitaine de la "Jolie Brise", puis « Glycine », de l'armement Le Merdy de Paimpol. Ce qui ne l'empêchait pas de pêcher à la ligne, comme les matelots du bord. La Glycine fut la dernière goélette islandaise. La dernière à continuer malgré le poisson devenu rare. La dernière à abandonner...

Pour la pêche à Islande, le recrutement se faisait après la messe, dans les bistrots. A Plouézec, c'était souvent au Cheval-Blanc. Il arrivait que le père Jouanjean s'en charge, en accord avec le capitaine et l'armateur Monsieur Le

Merdy. La première personne à recruter, c'était le saleur. Primordial le saleur ! C'est de lui que dépend la conservation du poisson et donc la paye de l'équipage. Et un bon saleur, ça se paie, forcément... Lors de l'engagement, le pêcheur touche ses "avances", une somme d'argent qui permettra à sa famille de vivre en son absence, mais qui lui sert également à acheter son matériel de pêche. Un peu avant le départ, on envoie l'aîné des enfants au Pardon des Islandais à Paimpol. Ce n'est pas le moment de se fâcher avec le Ciel. D'autres pardons ont lieu à la même période : à Saint-Riom en Plouézec, à Perros-Hamon en Ploubazlanec... Mais cette ferveur et ces prières n'empêchaient jamais la mer de prendre son tribut... La Pêche à Islande a tué à Plouézec, Ploubazlanec et Paimpol plus que les deux guerres mondiales réunies dans ces mêmes communes... Mais à Paimpol, lors du pardon, il fallait qu'il y ait le plus de monde possible... Et les goélettes partaient dans la foulée, le jour-même... François Jouanjean ne se souvient pas avoir accompagné le départ de son père jusqu'à la Pointe de la Trinité, ni même sur les grèves de Kerpallud et de Kerroc'h. Au retour d'Islande, Anne-Marie, sa mère, n'allait pas non plus à la Croix des Veuves, au-dessus de la plage de Launay, en Ploubazlanec, pour voir les bateaux rentrer de campagne... De là-haut, de cet endroit perché sur la Pointe de la Trinité, on voit loin vers Bréhat et, légende, mythe ou réalité, les femmes se rassemblaient là et apprenaient bien souvent à ce moment les fortunes de mer... Là-bas, ce sont plutôt les femmes de Ploubazlanec, Pors-Even et peut-être Paimpol. C'est trop loin de Plouézec. A Coat-Lerien, ce sont les gens du sémaphore de Bilfot qui viennent avertir Anne-Marie du retour de son mari... Ou plutôt du bateau de son mari.

Lorsque la "Glycine" rentrait au pays, il lui fallait attendre les vives eaux pour rentrer au port de Paimpol. Bien sûr, le capitaine et une bonne partie de l'équipage se faisaient transporter à terre... Le second capitaine devait rester à bord, au large de l'Île Saint-Rion pour garder le bateau. Les pêcheurs de Pors-Even arrivaient pour échanger quelques morues contre du beurre, du pain de 6 livres frais ou des patates... Quel bonheur de retrouver une nourriture fraîche, de manger autre chose que des joues de morues ou de la soupe de morue... Quel bonheur aussi de retrouver sa femme... Car, accompagnée du petit François, Anne-Marie rejoignait son homme qui l'attendait dans la chambre désertée par le capitaine, pour une, ou plusieurs, nuits de noces tant attendues... Le pauvre François est, quand à lui, relégué dans les cales. Il y règne une puanteur épouvantable, faite de relents de morue, de sel et d'eau de mer croupie. "

"Mon père, se souvient François, considérait la goélette comme sa maison. Et c'est lui qui dirigeait la remise en état après chaque campagne."

Avec la confiance de l'armateur Le Merdy, qui s'invitait parfois à la table de la famille à Coat-Lerien ("*Il adorait la poule au pot avec un morceau de lard et le bouillon fait par ma mère*"), François père se chargeait du chantier. Parmi les matelots aussi, il y avait une hiérarchie. Certains possédaient leur ferme et un lopin

de terre étaient considérés comme "aisés". Et d'autres étaient sans terre et se louaient aux agriculteurs...C'est parmi ces matelots sans terre que le père Jouanjean choisissait deux ou trois gars pour l'aider sur le chantier. Il fallait faire un inventaire complet, vidanger les cales. Ensuite, le long du quai de Kernoa, on refaisait le calfatage du bateau puis, à marée basse, la peinture. Au moindre doute, les voiles étaient mises au rebut et remplacées... Les vieilles voiles allaient rejoindre les fermes alentours où elles servaient de bâches sur les tas de paille ou de blé afin de les protéger de la pluie pendant les battages...

"La souffrance des marins était manifeste, raconte François Jouanjean. L'alcool à bord était nécessaire pour bien pêcher et chasser le cafard pour ces hommes qui partaient presque 6 mois loin de tout. Ce qui a le plus marqué mon père de toutes ses campagnes, c'est d'avoir eu à immerger deux morts. La goélette ne pouvait pas rentrer au port à cause de la tempête. A l'époque, il n'y avait pas de balisage dans les fjords, les fonds étaient sablonneux et changeants et la navigation se faisait à la sonde. Comme on ne pouvait pas garder les corps à bord, il a fallu les immerger..."

Le père de François a compilé ses souvenirs à la demande de deux conseillers municipaux paimpolais, Jean Rustuel et Jean Boulard, ainsi que de Paulette Riou, adjointe à Plouézec. Il a même donné trois conférences. La première eut lieu à Ploubazlanec et la deuxième à Paimpol, place de Verdun... Le succès a été tel qu'une troisième conférence a été ajoutée, à Plouézec bien sûr, à l'école Saint-Erwan...

"Tout a été enregistré" sourit le fils avec émotion. Et Jean Rustuel et Jean Boulard m'ont fait cadeau des enregistrements."

Les trois dernières campagnes vont être terriblement frustrantes. Comme cela s'était passé pour les sardiniers de Douarnenez quand les sardines avaient abandonné les côtes bretonnes, la pêche est de plus en plus difficile. La morue semble avoir disparu... A bord de la Glycine, on monte toujours plus vers le nord, vers les conditions extrêmes. Pour rien ou si peu. Trois années, sans retrouver les bancs de morues, trois années sans salaire... Vers 1933, François Jouanjean fait sa rentrée au Collège Saint-Joseph de Paimpol, sur les quais... Mais la famille ne peut plus payer sa pension et il doit abandonner ses études. Son père aussi va quitter la pêche à Islande.. Il sera bientôt engagé comme lieutenant au commerce sur le "Marie-Louise Schiaffino", un cargo de 10 500 tonnes. François, le fils, l'y devance et y embarque comme mousse. Il a bientôt 15 ans. Son enfance est terminée... Aujourd'hui encore, les scientifiques n'expliquent pas la disparition aussi soudaine des morues au large de l'Islande. L'armement Le Merdy va insister jusqu'en 1935 avant de mettre la clé sous la porte... C'est la fin d'une époque commencée en 1853 et qui a coûté tant de larmes et de souffrances. Quelques richesses aussi. Mais rarement pour les mêmes. La Glycine sera vendue et les nouveaux propriétaires la motoriseront pour faire du cabotage...

"La Glycine a été perdue avec son chargement en partant de Sétubal avec 7 hommes à bord. Mon père en a pleuré lui qui avait passé 15 ans à son bord. Mais il était content que l'équipage ait été sauvé. »

A cette époque, dans les années 1930-1940, un certain Pierre Le Meur, assisté de sa femme et de ses deux belles-sœurs, tenait le Café des Voyageurs, aujourd'hui le Cheval Blanc. C'était un endroit très couru, et pas seulement des seuls Plouézécains. Le samedi matin, on pouvait y retrouver l'avocat, l'huissier de justice, quelques Parisiens en retraite et même, une ou deux fois « *le Procureur général près de la Cour de Rennes qui était propriétaire des terrains de la ferme et du moulin de Craca* ». A eux se joignait un certain Georges Malbert, frère de Louis Malbert, le précurseur du sauvetage en haute mer, ce qui lui vaut un quai dans le port de Brest. Georges lui est peintre de talent et amateur de bonnes bouteilles à plein temps.

"Il est un jour venu voir mon père pour lui proposer de peindre la Glycine... Il voulait que mon père lui raconte tout du bateau et lui montre des photographies... Georges Malbert a peint sa toile dans la cour de Coat-Lerien et l'a offerte à mon père, avec pour tout paiement, la nourriture et une bouteille de calva... »

La vie d'artiste était dure à l'époque. La toile trône aujourd'hui dans le salon de François et Danielle Jouanjean. Elle ne l'a quitté que le temps d'une exposition, il y a quelques années, au Musée de la Mer de Paimpol.

Du Marie-Louise à la Guerre

Plouézec. On est aux alentours de 1931. Comme partout, et à un point difficilement imaginable pour les plus jeunes aujourd'hui, la religion est complètement imbriquée dans la vie quotidienne. La foi profonde, et sans doute un peu aveugle, des Bretons, inclut une bonne dose de fatalisme. Les voies du Seigneur étant, par définition, impénétrables, on ne remet en cause ni l'ordre établi, ni la hiérarchie sociale... D'ailleurs, c'est à l'église qu'on trouve les derniers vestiges de l'Ancien Régime. A Plouézec, dans l'église Saint-Pierre, communément nommée Notre-Dame-du-Gavel, les premiers rangs à gauche sont réservés à la famille du Comte et de la Comtesse de Fouconcourt. Ils sont propriétaires terriens et vivent dans le château qui plus tard abritera l'école Saint-Yves, un des premiers établissements bilingues breton-français. Évidemment, le Comte est fêru de chasse en général, et de chasse à la plume en particulier... François Jouanjean se souvient de sa première rencontre :

« J'avais 10 ou 12 ans. Je lui avais indiqué plusieurs compagnies de perdrix. Quelques jours, il est revenu me voir et m'a dit qu'il avait fait une chasse formidable grâce à moi. Il m'a donné une pièce de 5 francs... »

Dans le monde, comme dans la vie de François Jouanjean, 1933 sera une année de bouleversements. Le vieux maréchal Hindenburg nomme Adolf Hitler, chancelier. Un mois plus tard, ce sera l'incendie du Reichstag... Les intellectuels allemands, comme Bertold Brecht ou un certain Albert Einstein fuient le pays... C'est le début d'une ère de barbarie. En France, Malraux remporte le Goncourt avec son roman "La Condition Humaine" et Mauriac entre à l'Académie Française. En novembre, Monsieur Bonhoure, coiffeur à Tarascon, a le bonheur de gagner le premier gros lot de la Loterie Nationale : 5 millions de francs... A Paimpol, on tourne la première version de "Pêcheur d'Islande" alors que le futur Monseigneur

Jean Kerlévéo rentre à l'université de théologie de Lille. La pêche à Islande, elle, décline fortement. Ainsi que l'indiquera plus tard le même Jean Kerlévéo.

« Des huit goélettes qui quittent les quais de Paimpol, 7 sont des navires gravelinois venus chercher ici des équipages expérimentés. »

La page de l'Islande va bientôt se tourner définitivement. 766 Plouézecains y auraient perdu la vie de 1853 à 1933, soit le tiers des pertes totales...

Plus prosaïquement, chez les Jouanjean, la fin de la pêche en Islande sonne aussi le glas d'une certaine prospérité financière... Les dernières campagnes sont tellement catastrophiques que certains matelots doivent de l'argent à leur armateur... On ne peut plus payer les études de François... La Marine Marchande va bientôt connaître son apogée... Le chemin est tracé.

Voici donc François, embarqué comme mousse sur le "Marie-Louise Schiaffino", cargo de 10 500 tonnes. Une vie sûrement moins difficile que sur les goélettes, mais les absences sont longues, très longues... A bord, la plupart des hommes sont Plouézécains, du commandant, un certain Cavelan, jusqu'au mousse de cuisine... Le Cavelan en question est un "bon marin" selon les dires de François, mais bon, c'est peu dire que le courant ne passe pas bien entre le mousse et le pacha... On y reviendra... Ce navire transportait, pour l'Algérie, des matériaux très divers chargés dans les ports français pour l'Afrique du Nord. Le "Marie-Louise Schiaffino" navigue entre la Bretagne et la Méditerranée. Les ports d'Alger, Bône, Philippeville et Oran sont les principales destinations. Au retour, les cales sont chargées de barriques de vins de toutes sortes. Jusqu'à 2 500 000 tonnes de vin sont ainsi ramenées, à chaque voyage, d'Afrique-du-Nord française vers la Métropole. L'essentiel de l'activité maritime du bateau est donc la traversée du Golfe de Gascogne. Traversée, on le sait, qui peut être souvent agitée. Voilà donc François Jouanjean embarqué pour 10 mois sans voir le clocher de l'église Notre-Dame du Gavel et son cher village de Coat-Lerien. Notre mousse de cuisine loge dans une "cabine très grande qui servait aussi de salle à manger au maître d'équipage et au premier chauffeur qui faisaient donc partie des cadres subalternes." Les cadres "officiers-pont" sont le second capitaine et 3 lieutenants. Les cadres "machine à vapeur" sont au nombre de 4 : le chef mécanicien, 2 officiers et le premier chauffeur. Les matelots de pont, au nombre de 4 ou 5, dépendent du "Bosco". En mer, il y a toujours à la passerelle, un officier, un homme de barre, plus deux hommes de veille, l'un à tribord et l'autre à bâbord. Les quarts sont de 4 heures.

"Le mousse avait le réveil à 4h30 le matin avec pour mission d'allumer la grande cuisinière à charbon et faire bouillir l'eau de la grande bouilloire pour le café. Il devait ensuite procéder à l'épluchage des légumes divers selon la composition des menus du jour. Après le repas de midi, le mousse pouvait se reposer dans sa cabine avant la préparation du repas du soir. Il m'est arrivé plusieurs fois, sur ordre du commandant, de faire des heures de barre à la

passerelle, soit disant pour apprendre le métier de marin. Assez souvent les matelots, qui assuraient le quart de 4h à 8h, allumaient la cuisinière pour préparer le café, ce qui me laissait dormir au moins une heure ou une heure et demie de plus. Ce qui, en raison de mon jeune âge, était appréciable."

Le jeune garçon est donc affecté à la cuisine sous les ordres d'un Coq.

"Il connaissait bien son métier mais il était très dur avec moi et avec le mousse qui servait le carré des officiers. "

Le cuistot en question avait épousé une Plouézécaine, ce qui ne suffit pas à l'adoucir... Heureusement, d'autres prennent François sous leur aile protectrice :

" Je remplaçais un gars de Plouézec (encore un) qui était un peu " crassou" et sa cabine était à son image. Le bosco (maître d'équipage), un certain Charlès, et d'autres n'ont pas accepté que je sois logé dans une cabine aussi sale. Ils l'ont fait désinfecter et ont jeté le matelas. Ils ont fait aussi laver et bouillir les trois " bleus de chauffe " dont j'héritais. En attendant, j'ai dormi dans une chambre de passager. "

François garde un bon souvenir de ce bosco, lui aussi plouézécain.

" Il n'était pas question qu'il accepte que le navire ne quitte le port sans que les cales ne soient protégées, fermées et rendues étanches à l'aide de toiles goudronnées... Un jour, il a même refusé d'obéir au commandant qui était trop pressé de quitter le port... "

Le "Marie-Louise Schiaffino" disposait de 7 chambres de passagers et le commandant avait à son service un maître d'hôtel assez stylé. Quand il y avait des passagers, ils prenaient leurs repas à la table du commandant. Le cuisinier leur concoctait des bons plats. Des bons plats mais aussi des gâteaux de pâtisserie qui passaient sous le nez du pauvre mousse sans qu'il puisse y goûter. Ce qui ne l'empêchait pas d'en avoir l'eau à la bouche.

A bord, le maître d'hôtel est responsable de l'approvisionnement du bateau en nourriture. C'est lui également qui distribue les rations de vin. La cale où est stockée la nourriture de l'équipage voisine avec la cale du bateau.

"J'avais remarqué, se souvient François, que cette cale était accessible par deux portes sur rails, fermées par une chaîne munie d'un cadenas. La Douane venait vérifier si cette chaîne était bien cadenassée mais, au réel, la chaîne disposait d'une partie plus souple permettant d'accéder à la cale dans laquelle un fût de vin était choisi au chargement. Le mousse devait, sur ordre, le mettre en perce et y placer un tuyau de caoutchouc afin de remplir les fûts destinés à la consommation du bord. Au déchargement, le fût vide était déclaré non étanche pour l'assurance qui payait la casse. En résumé, c'était tout bénéfice pour la commandant et maître d'hôtel chargé d'acquiescer la nourriture et la boisson nécessaires à l'équipage et aux passagers éventuels."

Il n'y a pas de petit profit...

Comme nous l'avons dit, la traversée du Golfe de Gascogne pouvait être

mouvementée. François se souvient notamment d'une de ces fameuses tempêtes.

"A bord, raconte-t-il, il y avait un cochon qui pouvait à l'occasion servir en cas de pénurie de nourriture mais aussi pour manger les déchets de cuisine. Il vivait dans une sorte de cabanon en bois. Lors de cette tempête, un fût (l'équivalent de 3 barriques) a éclaté et plusieurs autres sont passés par-dessus bord. On n'osait pas traverser le pont à cause de l'eau, mais aussi des débris, qui le balayaient. Quand ça s'est calmé, on était inquiet pour le cochon et on était persuadé qu'il avait dû être écrasé par les barriques. Sa cabane était complètement fracassée... Mais lui était vivant. Il s'était réfugié sous les guindeaux."

François garde un souvenir plus plaisant d'un autre grain :

"Alors que le navire naviguait dans une grande tempête dans le Golfe de Gascogne, raconte-t-il avec un sourire en coin, pratiquement à la cape pour éviter de déstabiliser la cargaison placée sur le pont, je fus invité un matin à amener le café dans la cabine du commandant car le maître d'hôtel était couché par le mal de mer. Je frappe à la porte et une voix de femme m'invite à rentrer. Cette personne vêtue d'un déshabillé très léger m'invite à poser le plateau sur un petite meuble et me dit, qu'affolée par la violence de la tempête, elle avait quitté sa cabine de passager pour rejoindre celle du commandant qui avait été gentil de la recevoir dans ses appartements. Sa tenue vestimentaire d'un légèreté provocante et son comportement me firent penser naturellement qu'elle n'avait pas dû s'ennuyer dans le lit du pacha qui était parti à la passerelle voir le comportement du navire."

François Jouanjan, lui-même, a une expérience toute neuve de la "chose"...

"J'étais resté 10 mois sans rentrer à Plouézec. Même quand nous étions à Brest, je restais à bord. Un jour, lors d'une escale à Alger, le chef-mécanicien et l'officier-radio nous ont amenés moi et le novice, pour la première fois au bordel..."

C'était bien avant la loi Marthe-Richard... Un autre temps.

Mais avant de quitter ce navire, François Jouanjan s'est opposé au commandant Cavelan, ce qui amènera plus tard ce dernier à affirmer au père Jouanjan :

"Ton fils fera peut-être un révolutionnaire car il m'a désobéi" (sans préciser en quelles circonstances, bien sûr).

Les circonstances, les voici, rapportées par François, toujours indigné 75 ans plus tard :

"Compte tenu que j'étais souvent réprimandé sans motif valable, je m'étais parfois révolté et, dans ma tête, je voulais débarquer. Ce qui m'a décidé c'est le comportement du commandant qui, dans le port d'Oran, avant de prendre la mer pour la France, avait fait cadénasser la pompe à eau qui se trouvait sur le pont à toucher la cuisine, ce qui interdisait aux deux dockers, qui chargeaient le charbon